

L'œuvre de Gustave Flaubert se termine sur un étrange roman, *Bouvard et Pécuchet*, dans lequel il avait l'intention d'exprimer tout le dégoût que lui inspiraient ses contemporains. Malheureusement, le livre resta inachevé et ne fut publié qu'à titre posthume. Dans le passage proposé, les deux « héros » éponymes se rencontrent pour la première fois.

Flaubert met ici les codes du réalisme au service de la dénonciation de la bêtise et de la médiocrité « bourgeoise ».

Après avoir remarqué comment ce passage s'inscrit dans la plus stricte vraisemblance, l'analyse portera sur le véritable enjeu de ce texte : la dénonciation ironique d'une société méprisée par l'auteur.

Le réalisme est tout d'abord servi par un cadre spatial d'une grande précision. En effet, Flaubert plante son décor au milieu d'éléments caractéristiques de la capitale : « *L'un venait de la Bastille, l'autre du jardin des plantes...* ». Ce parallélisme inscrit les personnages dans une géographie parisienne exacte. Les indications concernant les lieux sont nombreuses et réparties dans la totalité de l'extrait. En plus des deux premières déjà citées, le grenier d'abondance ajoute une information sur la vie de l'époque et le quartier de Bercy augmente encore la précision... Flaubert propose aussi une image de l'opposition entre le centre ville et la banlieue, plus festive et plus bruyante avec ses guinguettes.

C'est dans ce contexte que se déroule la rencontre entre les deux personnages éponymes : Bouvard et Pécuchet. Il faudra d'ailleurs attendre un autre détail réaliste, les noms dans les couvre-chefs, pour connaître ces patronymes ; Flaubert ayant choisi de différer cette information en désignant les protagonistes par des périphrases : le « *particulier en redingote* ». Leurs noms annoncent deux personnages aux physiques ordinaires. L'un est grand, frisé, a du ventre et « *quelque chose d'enfantin* ». L'autre, complémentaire, est plus petit, disproportionné. Cette rencontre est un moment capital. Les deux personnages ne mettent pas longtemps à faire connaissance.

Ils s'étonnent d'avoir eu la même idée, celle d'inscrire leurs noms dans leurs chapeaux. Ce détail réaliste est le premier d'une série qui montre l'importance de la précision pour Flaubert. La description rigoureuse de leur tenue permet de caractériser chaque individu. Bouvard porte un chapeau, Pécuchet, une casquette comme un ouvrier. Le champ lexical du vêtement : pantalon, souliers, redingote, chemise, ceinture, perruque... est repris, comme en écho, lors de la description de la noce avec les jupons et la manière de les porter, les cravates... Le réalisme se trouve aussi dans les enchaînements logiques de la conversation, dans les déplacements : la mariée n'est pas dans n'importe quel véhicule et a une destination précise : « *trois calèches de remise qui s'en allaient vers Bercy...* ».

Cette jeune épouse apporte, elle aussi, une couleur particulière à ce texte. La noce est caricaturée. Flaubert se moque de ses personnages entraînés dans « *un tourbillon de poussière* », « *un bruit de ferrailles* » comme, par exemple, ces femmes « *enfouies jusqu'aux aisselles dans leur jupon* ». Mais le rire moqueur de l'auteur se fait surtout entendre quand il s'agit des deux « héros ». Leurs physiques disgracieux ont déjà été mis en avant, c'est maintenant au tour de leurs aspirations, de leurs rêves étroits. Quand Pécuchet s'exprime : « *Comme on serait bien à la campagne !* » l'ironie est bien sensible dans le verbe de parole « *cette exclamation lui échappa* ». Il ne contrôle rien, pas même l'expression de cet idéal provincial. Il est le contraire d'un Rastignac, d'un d'Artagnan.

Son nouvel ami ne vaut pas mieux et c'est surtout dans les dialogues entre les deux personnages que l'ironie du romancier se déchaîne. Les dialogues portent sur des détails insignifiants : les noms cousus dans les chapeaux ; ils « échappent » aux locuteurs dans une sorte de mécanique automatique. Un ivrogne passe, pour eux c'est forcément un ouvrier : ils parlent politique. Leur discussion sur les femmes est encore plus consternante. Comme ils n'ont pas d'opinion réelle, ils affirment une chose et son contraire : elles sont « *acariâtres* » puis meilleures que les hommes puis pires...

La dénonciation ironique porte également tout au long de l'extrait sur la parodie de rencontre amoureuse. En effet, deux personnages se rencontrent sur un banc public, symbole reconnu des rencontres amoureuses. Leurs parcours convergent, les deux copistes ont des points communs, leurs physiques sont complémentaires... « *L'aspect aimable de Bouvard charma Pécuchet...* » Et ce charme trouve son écho dans « *L'air sérieux de Pécuchet frappa Bouvard.* » C'est un véritable « coup de foudre ». Flaubert s'amuse donc à présenter ses deux amoureux, poussant le jeu assez loin quand Bouvard engage son nouvel ami à « *mettre bas la redingote* », à se déshabiller.

Les personnages sont donc présentés comme ridicules. Ils représentent tout ce que l'auteur détestait : la médiocrité, la bêtise. Ils sont tellement « vrais » que le but est atteint, la démonstration semble évidente : la réalité dans laquelle évoluait Flaubert en cette fin de XIX^{ème} siècle est bien, selon lui, une caricature grotesque.

Flaubert a ainsi ouvert la porte à un autre réalisme, plus social, qui placera le Vrai au dessus du Beau et qui s'épanouira dans les romans de Zola.